

bonté; rendre service était pour elle un plaisir véritable; elle évitait avec soin de médire des autres femmes, et sa conversation avait plus de solidité que celle de la plupart des femmes de son espèce. On avait peine à concilier en elle un mélange de bons principes et de mauvaise conduite, de galanterie et de retenue. Elle causait depuis près de deux heures avec Raymont quand le citoyen Durand entra rayonnant de satisfaction. « Bonjour, ma bonne! bonjour, citoyen émigré! dit-il en entrant; soyez le bienvenu; tout va bien, très bien; j'ai joué à la hausse, les fonds sont montés; c'est vraiment un grand homme que le premier consul. » Ensuite il annonça à Adeline un certain nombre de convives pour le jour même et fit promettre à Raymont qu'il serait des leurs.

Raymont revint donc à cinq heures et demie à la rue Lepelletier et trouva une vingtaine d'hommes de tout âge, de tournures différentes, réunis dans le salon de M. Durand. La plupart étaient des courtiers, des agens d'affaires; parmi eux se trouvaient deux artistes, un auteur de vaudevilles, un chef de division, quelques autres, employés du ministère de la Guerre, un commis de M. Durand et un autre jeune homme qu'à son impertinence, à sa sottise et à sa cravate, on reconnut pour un homme à la mode :

c'était en effet le plus beau danseur de Paris, car à cette époque la société aurait pu disputer à l'Opéra le prix de la danse. Le babil du beau danseur avait pendant un moment quelque chose de divertissant : l'importance qu'il donnait à chacune de ses paroles, ses poses étudiées, l'affectation de son langage, le ridicule de ses prétentions, tout cela réuni en faisait un sot achevé; c'était en un mot un de ces êtres transitoires qui semblent destinés à tenir le milieu entre l'homme et le singe.

Adeline n'avait pour l'aider à faire les honneurs du salon et du diner que la grosse femme qui l'avait accompagnée à l'Opéra : c'était la sœur de M. Durand, ancienne femme-de-chambre dans la maison d'un fermier-général, où son frère était en même temps porteur d'argent. Celui-ci lui faisait ressentir en partie sa bonne fortune et la chargeait d'accompagner sa maîtresse au spectacle et à la promenade. Durand, tout commun qu'il était dans ses manières et dans ses propos, ne cherchait point à s'en faire accroire sur son origine : ce qui lui sauvait au moins un ridicule. Républicain ardent, la vue d'un homme d'un rang plus élevé le mettait malgré lui dans un état de déférence; or c'était pour concilier ce qu'il devait à la république avec l'espèce de respect que lui inspirait le che-

valier de Raymont, qu'il l'appelait toujours, comme on l'a vu, « citoyen émigré! »

Un chef de division au ministère de la Guerre peut être un sot, mais c'est toujours un homme de la plus haute importance chez un fournisseur; il en est de cela comme d'un préfet chez un maire qui veut devenir sous-préfet. Aussi dès que l'on eut annoncé que le dîner était servi, le chef de division s'empressa-t-il, dans sa morgue ridicule, d'offrir la main à la maîtresse de la maison, et de se placer à sa droite comme à la place qui lui était due. Raymont fut gracieusement invité à s'asseoir de l'autre côté d'Adeline; et le hasard amena auprès de lui l'homme-singe dont nous avons parlé. Comme dans tous les grands dîners, le commencement fut silencieux et le dessert assez bruyant. Adeline servait avec une grâce infinie, et chacun pouvait croire qu'elle était exclusivement occupée de lui. La conversation sortit plus d'une fois des bornes de la convenance: il y avait surtout là un courtier-marron d'une rare épaisseur de corps et d'esprit, dont les propos auraient fait rougir les duchesses de la régence. Il était facile de lire sur le visage d'Adeline une certaine contrainte toutes les fois que de semblables propos frappaient ses oreilles. Cette contrainte était-elle vraie, était-elle affectée? Pouvait-il rester au-

tant de modestes scrupules dans le cœur d'une femme vivant publiquement avec un homme que tout le monde savait ne pas être son mari? Ces réflexions occupaient Raymont, quand son voisin lui donna lieu de penser qu'il pouvait se faire tout l'honneur de sa modestie. Effectivement son voisin lui dit à l'oreille: « Parbleu! voilà qui est bien singulier! Adeline est aujourd'hui d'une pruderie adorable; ma parole d'honneur, c'est charmant! oh! non; je vous en donne ma parole *panachée*<sup>1</sup>, il est facile de voir qu'elle n'est pas dans un tête-à-tête, car elle y connaît la valeur des instans..... Nous en savons quelque chose, ajouta notre fat en rehaussant sa cravate; mais il n'est pas possible d'y suffire: c'est une vie terrible que de donner le ton dans une ville comme Paris! Il faudrait être de fer; moi, par exemple, je suis exténué, les bals me tuent; j'ai promis de danser ce soir une gavotte à minuit rue du Mont-Blanc; j'ai promis ma première contredanse pour une heure du matin à madame Tallien; à deux heures on m'attend rue de Provence pour danser encore une gavotte avec mademoiselle Lescot, à moins que madame Hamelin n'y soit; il faut que je trouve le moyen de souper à quatre heures du matin à la Ferme

<sup>1</sup> Jargon du temps.

des Mathurins ; j'en suis bien fâché pour ce soir, mais le faubourg Saint-Germain ne me verra pas : on ne saurait suffire à tout ! »

Raymont, voyant que son voisin ne demandait pas mieux que de parler, espéra d'en tirer parti pour se faire instruire de quelques particularités qu'il lui était bien permis d'ignorer dans un monde tout nouveau pour lui. Adeline s'aperçut de cette liaison de conversation ; elle en était vivement contrariée, et, dans son impatience, dit au chevalier : « Vous êtes auprès de l'homme le plus impertinent et le plus menteur de Paris ; à l'entendre, il a été bien avec toutes les femmes ; nulle part on ne l'invite, mais il se présente toujours, en se faisant effrontément valoir de prétendues invitations qu'il sacrifie, à ce qu'il dit, pour venir surprendre ses amis ; pour tout mérite, il sait danser et se croit un des plus grands génies du siècle. — Il est, j'en conviens, passablement ridicule. — Au surplus si je ne craignais qu'il vous ennuyât, je ne serais pas fâchée qu'il fût ici aujourd'hui, car ce jeune homme que vous voyez auprès de la sœur de M. Durand est un auteur qui cherche depuis long-temps l'occasion de l'étudier de près, pour le faire figurer au Vaudeville dans une revue d'originaux. — Je puis vous assurer qu'il y tiendra bien sa place. »

Il est inutile de nommer mon beau danseur, que tout le monde a sûrement reconnu ; supposons-lui le nom de Mercourt. S'étant aperçu du colloque de son voisin avec Adeline : « Eh bien ! mon cher, dit-il au chevalier, sur ma parole d'honneur, cette femme vous en veut ; je vous conseille de brusquer l'aventure.

« Mais, à propos, on m'a dit que vous arriviez d'Allemagne ; y a-t-il quelque chose de nouveau dans ce pays-là ? Si, comme je n'en doute pas, vous avez voyagé avec fruit, vous devez nous avoir rapporté quelques valse nouvelles ; au reste, je vous dirai que je n'aime pas la valse : non, parole d'honneur ! — La valse, dit Raymont assez haut pour être entendu d'Adeline, a quelquefois plus de charme qu'on ne peut le croire. — C'est possible, mon cher, c'est possible ; et puis, tenez, il y a peut-être un peu de rancune de ma part. L'hiver dernier je commis l'imprudence de consentir à une valse avec madame Hinguerlot, et mon pied gauche en fut affecté pendant quelques jours. — Mais comment cela ? — Non, parole d'honneur, il me fallut trois ou quatre jours de travail à la salle de danse de M. de la Haie<sup>1</sup>, pour remettre mon pied gauche aussi en dehors qu'il l'était auparavant ; grâce à

<sup>1</sup> Alors le maître de danse le plus en vogue de Paris.

Dieu! on en a été quitte pour la peur. Si d'ailleurs je ne valse pas, je m'occupe en ce moment d'un poème sur la valse. — Serait-ce être trop indiscret que de...? — Comment donc, mon cher! point du tout; mais je dois vous dire que je n'ai encore fait que le premier vers, et que même il n'est pas achevé; le voici :

Valsen en tournoyant d'une course rapide.

— Mais il me semble que rien n'y manque. — Si, si, pardon, mon cher; je ne suis pas content du mot *rapide*; j'aimerais mieux *fluide*, ou bien *limpide*; cela serait plus élégant, plus coulant: il faudra que je consulte Despaze. Mais, dites-moi, mon cher, y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris? — Non, monsieur, huit ou dix jours. — Et vous n'avez pas été à Marbœuf? — Non, monsieur. — Parbleu, mon cher, alors je ne m'étonne pas que vous ne me connaissiez point encore, et il faut que vous n'avez vu personne, car on vous aurait parlé de moi: je suis Mercourt. — Je vous demande pardon, monsieur, mais jamais votre nom..... — Je croyais que l'on était plus avancé que cela en Allemagne. Voyez-vous, mon cher, nous sommes à Paris quelques jeunes gens qui avons poussé la danse à un point de perfection qui conduira Vestris au tombeau. La-

fite et Dupaty sont très-forts; mais *je les écrase de moelle*<sup>1</sup>. Sans me flatter je puis dire que pour l'intelligence des genoux, l'expression des mollets et l'éloquence du cou-de-pied, personne ne l'emporte sur moi. Si vous allez dans le monde, vous me verrez, ou plutôt, je vous ferai inviter à un bal où je danserai la gavotte; mais il faudra venir de bonne heure afin d'être bien placé.»

Il était temps pour Raymont que le diner finit, car chaque fois qu'il avait adressé une question à son voisin, afin de connaître un peu les autres convives, celui-ci, sans avoir eu même l'air de l'entendre, s'était remis à parler de lui avec une imperturbable assurance. On rentra dans le salon pour prendre en toute hâte le café et se mettre immédiatement autour des tables de bouillotte, car on ne connaissait guère alors d'autres passe-temps chez le banquier et chez ce reste de gens du Perron, sensibles au seul maniement de l'argent. On raconte même qu'à cette époque notre célèbre chanteur Garat, invité chez un riche banquier à faire de la musique, s'étant aperçu que son hôte dormait pendant qu'il chantait, quitta doucement le piano, tira un écu de sa poche et le laissa tomber près du dormeur, que ce

<sup>1</sup> Expression exacte. Au surplus, toute cette conversation est rapportée avec la plus scrupuleuse fidélité.

son métallique réveilla aussitôt : « Je savais bien, dit Garat, quelle harmonie lui convenait ! »

Il ne vint point de femme chez Adeline. Le chevalier, après avoir payé son diner trois ou quatre fois sa valeur en perdant quelques *caves*, aurait été assez embarrassé de l'emploi de son temps, si l'acharnement de tous les hommes autour des tables de jeu n'avait fait du salon une espèce de solitude où il put causer avec Adeline. Quant au beau danseur, il s'était esquivé en sortant de table. Raymond remarqua dans Adeline plus d'esprit qu'il ne l'avait supposé, et apprit d'elle à quelle famille distinguée elle avait réellement appartenu. Long-temps elle avait lutté entre le déshonneur et la misère ; mais enfin l'honneur n'avait pas été le plus fort. Raymond la revit le lendemain, le surlendemain, enfin tous les jours ; et Durand, très flatté d'avoir pour maîtresse la cousine d'un émigré, voulut bientôt qu'il regardât sa maison comme la sienne propre.

Au bout de quinze jours, Raymond avait obtenu sa radiation définitive, et deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'on lui avait rendu dans le Poitou des bois d'une valeur de trois cent mille francs. Mais pendant ce temps Raymond et Adeline avaient contracté une liaison que, dit-on, la qualité de cousin et de cousine n'exclut pas

toujours dans la bonne ville de Paris. Après tout, c'était bien M. Durand qui l'avait voulu.

Si j'étais un romancier, il ne tiendrait qu'à moi de donner de longs développemens aux aventures des personnages qui viennent de figurer dans une esquisse de mœurs du commencement du Consulat. Pourtant, dans le cas où le lecteur serait curieux de savoir ce qu'ils sont devenus, je regarde comme un devoir de le lui apprendre le plus succinctement possible ; il n'y a point ici de jeux d'imagination : tout est vrai.

Pendant que le chevalier de Raymond était rentré dans une partie de sa fortune patrimoniale, de fausses spéculations avaient porté de rudes atteintes au portefeuille de Durand, qui, se trouvant bientôt après compris au nombre des fournisseurs dont le premier Consul voulut faire examiner les anciens comptes, fut complètement ruiné, et ne trouva plus que le premier Consul était un grand homme. Il fit ses adieux à Adeline, sans trop de chagrin, lui témoignant seulement le regret de ne lui avoir pas assuré un sort lorsque la fortune lui était favorable, et la recommandant à son cousin le citoyen émigré.

La recommandation, comme on sait, était superflue : Raymond, habitué à beaucoup de privations pendant l'émigration, et ne voyant per-

sonne à Paris, trouva très doux de continuer tout seul ce qu'il avait fait en communauté; Adeline l'aimait autant qu'elle était capable d'aimer, et lui consacrait tous ses soins. Il n'y eut plus, bien entendu, de voiture dans la maison, et l'on prit un appartement commode mais modeste. Cela dura de la sorte pendant deux ans, et aurait duré plus long-temps si Adeline n'eût pas fait une grande faute, si elle n'eût pas manqué de prudence.

Vous rappelez-vous cette jolie petite Louise qui était venue ouvrir la porte au chevalier le jour de sa première visite à la rue Lepelletier. Adeline l'avait gardée à son service. Louise avait grandi, sa taille était devenue d'une souplesse et d'une élégance ravissantes, et de plus, elle était douée de la plus incroyable disposition à la philosophie. Son miroir lui disait qu'elle était beaucoup plus jeune et bien plus jolie que sa maîtresse, d'où elle concluait qu'elle devait être maîtresse à son tour, et son raisonnement n'était pas sans justesse. Elle ne manquait pas une occasion de faire au chevalier mille petites agaceries; et celui-ci, de son côté, ne négligeait point de lui dire des choses aimables, tant et si bien que le chevalier ne tarda pas à avoir seul le double de ce dont précédemment il n'avait eu que la moitié. Adeline réfléchit, et ferma les yeux;

Louise réfléchit aussi, et voyant l'empire qu'elle avait pris sur Raymont, lui déclara tout net qu'il n'avait qu'à choisir. D'abord on s'était caché d'Adeline; on en vint aux outrages avec elle, la place ne fut plus tenable: un beau jour elle quitta la maison après avoir réalisé, pour une valeur de quelques mille francs, les bijoux qui lui restaient de M. Durand. Dès-lors l'intérieur du chevalier devint un véritable enfer; il fallut à Louise une maison complète, des chevaux, un équipage, une loge à l'Opéra, et celle-là il la louait bien lui-même, sans être sûr d'avoir toujours un coupon. Moins d'un an suffit à Louise pour ruiner complètement le chevalier, et comme on était arrivé à l'époque de la paix d'Amiens, elle le quitta alors pour un jeune prince Russe récemment arrivé à Paris.

Adeline retrouva dans la misère les sentimens d'honneur qu'elle avait si long-temps méconnus; elle travailla pour vivre; on s'intéressa à elle, et depuis, par son industrie, sa probité et ses économies, elle est parvenue à se placer dans une ville de province à la tête d'une excellente auberge, et elle s'est mariée à un galant homme du pays qu'elle rend très heureux. Louise a fini misérablement ses jours à l'âge de vingt-quatre ans dans un hospice, et le beau danseur est devenu fou.

Et le chevalier?... Ah!... celui-là je l'ai gardé pour le dernier. Le chevalier commença par perdre en une nuit, au jeu, le peu de ressources que lui avaient laissées les dissipations de Louise. Forcé de se cacher pour se soustraire à des créanciers exigeans, il trouva un asile chez une parente âgée, revenue comme lui d'émigration. Lors de l'établissement des droits-réunis, on obtint pour lui une place de commis à pied, et quoiqu'il n'eût pas une très grande aptitude au travail, il était sur le point d'être promu au grade de commis à cheval quand vint la restauration.

Nous le vîmes pour la dernière fois en 1814, au mois d'août, se promenant avec un autre chevalier de Saint-Louis comme lui, dans cette même allée où, treize ans auparavant, il avait vu un homme boiter mystérieusement devant lui. La conversation était très animée; le chevalier, surtout, parlait avec une grande vivacité de ce qu'il appelait l'ingratitude des Bourbons. « Quoi! disait-il, après tout ce que j'ai fait pour eux! après avoir été ruiné par la révolution! après tant de sacrifices pour conserver au roi un serviteur fidèle comme moi! Eh bien! un simple brevet de maréchal-de-camp et une pension de six mille livres, voilà tout! Au surplus, ajoutait-il, je ne me repents pas de ce que j'ai fait

pour eux; ils y sont, j'en suis bien aise; mais qu'ils s'y tiennent, car ce n'est pas moi qui les y remettrai! »

MAX. DE VILLEMAREST.

